

bre, il faut: 1° qu'il ait encore des feuilles; 2° qu'il ne soit pas trop élevé mais un peu arrondi de forme, 3° qu'il se détache lui-même sur un fonds de verdure et non sur des édifices. Aux Champs Elysées une seule de ces trois conditions — la seconde — se trouvait remplie. L'essai devra toujours être tenté avec modération et prudence. En aucun cas on ne peut réunir par des guirlandes des arbres autres que des cyprès ou des peupliers plantés en rangées régulières. (à suivre).



Pour l'honneur!

Nous reproduisons d'après un de nos confrères hollandais le texte suivant d'un discours prononcé le 29 mars dernier par M. de Coubertin à Amsterdam à l'issue d'un banquet donné en son honneur par le baron de Tuyll et auxquels assistaient les présidents des fédérations et sociétés sportives de Hollande.

Messieurs, si je dois protester contre l'exagération des paroles élogieuses que vient de prononcer mon cher ami le baron de Tuyll, je lui ai une vraie reconnaissance pour m'avoir fourni l'occasion de me trouver ainsi au milieu de vous qui représentez l'élite des compétences sportives des Pays-Bas et je garderai assurément de cette réunion le plus charmant souvenir. Nous sommes « entre nous »; nous le sommes doublement, car il y a ici des sportsmen et il y a aussi des représentants de la presse en qui j'ai plaisir à voir des confrères; parmi les nombreuses sociétés auxquelles j'appartiens, en effet, je n'oublie pas que figure l'Association des Journalistes Parisiens. Donc nous sommes entre nous et nous pouvons parler librement comme le feraient des administrateurs de grandes compagnies; lorsque ceux-ci se trouvent en présence des actionnaires, ils établissent que tout va à merveille mais lorsqu'ils sont entre eux ils s'occupent de préférence de ce qui ne va pas bien; il y a toujours, messieurs, des choses qui ne vont pas bien — et en sport comme ailleurs — ou du moins qui ne vont pas aussi bien qu'elles devraient aller. C'est là le sujet dont je voudrais vous entretenir quelques instants.

D'abord, comme l'indiquait tout à l'heure M. de Tuyll, nous avons vraiment trop de concours et je dirai : surtout « trop de championnats ». Le championnat est quelque chose de pire que le simple concours; il s'entoure de plus de prestige et celui qui

s'y présente en conçoit une aorte de vanité volontiers ridicule. Nous voyons partout des championnats et ils se divisent à l'infini; on établit celui du monde et puis celui de l'Europe, et puis celui de Hollande et puis celui d'Amsterdam et puis d'Amsterdam-Nord en face d'Amsterdam-Sud; pourquoi pas celui de la Kalverstraat ou des seconds étages des maisons de la Kalverstraat; en vérité, il n'y a pas de limites.

Or un fait se produit bien singulier; c'est que malgré que les championnats se multiplient de la sorte, ce sont toujours les mêmes hommes qui se présentent pour se les disputer. Un général disait : à la guerre ce sont toujours les mêmes qui se font tuer; c'était sous sa forme paradoxale, un éloge mérité par les braves. Ici c'est une critique, car enfin que désirons-nous? Voir le nombre augmenter sans cesse de ceux qui prennent part à nos sports. Or il apparaît parfois qu'un résultat inverse menace d'être atteint; par le fait que ce sont toujours les mêmes hommes qui participent aux championnats, il advient que ces hommes se montrent de plus en plus difficiles. J'en entendais il n'y a pas bien longtemps qui se disaient entre eux : voyons d'abord les prix pour savoir s'ils valent la peine de s'engager. Quel aveu dépouillé d'artifice, messieurs, et comme il est pénible d'enregistrer de telles paroles quand on a conscience que le sport ne peut prospérer et remplir son office de moralisation qu'à la condition d'être avant tout désintéressé !

Et puis, il ne leur faut pas seulement des prix de grande valeur à ces singuliers sportsmen. Ils craignent la défaite; ils pèsent et soupèsent soigneusement leurs chances. Toute la joie du sport disparaît pour eux derrière le souci du chiffre, de la cote qu'ils obtiendront. Voyez les salles d'armes. Jadis — et tout naturellement, sans calcul — on mettait son point d'honneur à se déclarer touché et l'on entendait des dialogues comme celui-ci : « touché ! — oh! non pas. C'est passé — Mais non, je vous assure; il s'est appuyé d'abord et a glissé après ». Aujourd'hui les adversaires s'interpellent de façon bien différente : « pardon, mais je croyais que vous en aviez ». Pour ceux qui ont connu d'autres mœurs, celles-ci sont affligeantes et inquiétantes.

Un autre résultat de l'abus des championnats partagés entre un petit nombre de concurrents, c'est que ces derniers sont gâtés par l'affluence des spectateurs qu'ils sont habitués à voir rassemblés autour d'eux; il n'y en a jamais assez pour leur goût; ils ont besoin du crépitement des applaudissements et cette musique là est l'accompagnement obligé de leur activité mus-

culaire sous toutes ses formes, Les autres, les débutants ou simplement les moyens qui constituent l'immense majorité et sont par là les plus intéressants reculent, intimidés, devant un public habitué à des prouesses, à des records.... et voilà un nouvel élément pour contribuer au ralentissement de l'action sportive et au perfectionnement général.

Tout cela est très fâcheux. Y a-t-il un remède? Oui, il y a un remède, indirect et moral. Pour le trouver, nous devons-nous souvenir que l'athlétisme du passé a fleuri deux fois. Nous ne songeons d'ordinaire qu'à l'une de ces deux périodes, à la période antique; il y a aussi celle du moyen-âge à qui nous devons la plus grande source de force et de noblesse dont le sport Puisse bénéficier, je veux dire : l'esprit Chevaleresque — cet esprit qui survécut aux institutions qu'il avait animées et se concrétisa en cette admirable parole que mes compatriotes adressaient naguère à leurs adversaires au début d'une bataille : Messieurs les Anglais, tirez les premiers. Folie apparente mais avec ces folies-là on électrise les troupes et on s'assure souvent la victoire. C'est l'esprit chevaleresque, c'est le culte quintessencié de l'honneur qui nous sauveront des abus dont je viens d'évoquer le danger : de la vulgarité, du mercantilisme, des vilains calculs, de l'instinct de réclame et d'arrivisme.

Ou cet esprit chevaleresque pourra se développer?. . . Messieurs, je le dis bien haut comme je le pense, ce sera dans le sol populaire. Il n'est pas rare que ce sol là rende à une plante d'élite le suc épuisé. Oui, ce sont les sociétés populaires desquelles nous obtiendrons, les premières, le retour à la pure et saine tradition sportive, le désintéressement joyeux et franc, le jeu pour l'honneur.

Et nous avons besoin de cela pour nos Olympiades. Messieurs, les Olympiades, ce ne sont pas pas de simples championnats du monde, ce ne sont pas de simples réunions d'athlètes. Sans doute il fallait bien commencer par la partie technique et organiser avant tout les concours d'athlétisme. Mais voici que, l'année prochaine, aux fêtes de la V^{me} Olympiade nous inaugurons ces concours d'art — architecture, peinture, sculpture, musique et littérature — qui commenceront de dessiner la véritable silhouette de l'olympiade moderne. Après, il faudrait tacher d'aller plus loin encore et de trouver dans l'esprit chevaleresque l'équivalent de cet appareil religieux qui moralisait et surélevait si noblement les jeux grecs.

Cultiver le sens de l'honneur sportif par la diffusion de l'athlétisme dans les milieux populaires et préparer ainsi des

Olympiades de plus en plus grandioses non par l'argent dépensé et les foules assemblées mais par leur valeur artistique et morale, voilà une tâche pour laquelle j'ose dire que les petits pays sont mieux équipés que les grands. J'emploie ce terme usuel de « petit pays » quand même il sonne ridiculement, appliqué par exemple à la Hollande qui possède des colonies dont l'étendue et la prospérité sont propres à rendre jaloux plus d'un grand empire et qui a tenu par ailleurs dans l'histoire une place si grande que si, par impossible, elle disparaissait à la fois de l'histoire et de la réalité, le passé s'en trouverait rétréci et l'avenir en deviendrait inquiétant. Petit pays veut dire simplement ceux dont le territoire métropolitain est relativement restreint par comparaison avec les patries d'autres peuples. Eh bien! je dis que c'est là, pour l'œuvre que j'indique, une condition favorable. La possibilité d'une organisation d'ensemble ou du moins d'une entente plus facile entre les organisations locales, de plus fréquentes occasions de rencontre, une diffusion plus rapide et plus complète des doctrines, un appel mieux entendu lorsqu'il s'agit d'un effort national à tenter, tout cela vaut bien quelques ressources matérielles en moins. D'autant que ce n'est pas l'argent qui, en pareil cas, produit le résultat, le plus complet et le plus parfait mais bien le dévouement, l'harmonie, le vouloir unique issu des vouloirs associés.

Il serait très fâcheux, Messieurs, que les dépenses souvent exagérées faites dans les dernières Olympiades et dont une bonne partie d'ailleurs représente l'édification de monuments permanents inutiles — le provisoire suffirait pleinement et la seule conséquence est d'inciter ensuite pour utiliser les monuments à multiplier les occasions d'y grouper des foules — il serait, dis-je, très fâcheux que ces dépenses détournassent des pays comme la Hollande, et la Hollande en particulier, de se mettre sur les rangs pour accueillir les Jeux Olympiques de l'avenir. Voyez, ne possédez-vous pas de magnifiques prairies, la plus belle nappe d'eau dont puissent rêver des rameurs, des avantages de toutes sortes en matière sportive comme en fait de transports ou d'hôtels? Je suis certain. qu'il y aura plus tard une Olympiade hollandaise et, si je n'y suis plus pour le voir, je lève mon verre par avance à son succès. Je le lève aussi, Messieurs, en l'honneur du baron de Tuyll, de vous tous, de vos sociétés si aptes à faire luire l'ère heureuse et désirable que j'évoque où tous les sportsmen n'auront qu'une devise, la seule, la vraie : pour l'honneur!